

MUSIQUE VOCALE

## Chants nationaux étrangers

- .A Généralités
- .1 France
- .2 U.S.A.

---

*Archives Municipales  
de Montréal*

---

Si vous vous dépos-  
sez de ce document  
veuillez en prévenir  
sans retard  
L'ARCHIVISTE

If you give away this  
document, please ad-  
vise, without delay,  
the  
ARCHIVIST

0 1 5 0 0 0 0 0 0 0



Le Petit Journal  
15 février 1948



Commentaires par  
**Fernand DENIS,**  
rédacteur en chef

## Hymnes glorieux



On dit que la musique adoucit les mœurs. L'inventeur de ce dicton ne devait pas avoir entendu les chants nationaux. Il aurait alors plutôt déclaré, à l'instar de Boileau: "Fuyez des mauvais sons le concours odieux"! Car, sous leurs accents glorieux, les hymnes patriotiques exaltent presque toujours, mêlés à d'autres sentiments magnifiques, les vertus de l'épée. Ils reflètent aussi les sentiments de l'heure, lesquels, hélas! changent avec les années. La vie des peuples se reflète dans leurs chants collectifs. Aussi avons-nous pensé qu'il serait curieux, à la lumière des bouleversements actuels, de regarder naître, évoluer et mourir quelques-uns d'entre eux. On a un peu l'impression qu'une grande partie des chants européens appartiennent à un monde englouti. Les nouveaux hymnes, composés ces dernières années, ne sont plus comme ceux de jadis, qui se contentaient pour la plupart d'implorer la protection divine pour le Souverain, ainsi que son aide contre l'ennemi. Les nouveaux nés expriment un idéal politique. Ce sont des programmes chantés.

### L'O Canada

Les chants d'Amérique du Nord sont cependant demeurés à l'ancienne manière. Commençons par le nôtre: l'hymne de Calixa Lavallée fut joué pour la première fois le 24 juin 1880, après bien des discussions sur son mérite, bien des querelles que cette oeuvre géniale suscita. Et ce ne fut qu'après deux tiers de siècle que le reste du Canada le reconnut partiellement comme son hymne national. Depuis deux mois, en effet, tous les officiers canadiens des trois armes doivent saluer l'O Canada, lorsqu'il est joué au cours

d'une cérémonie. Ainsi, l'admirable composition de notre compatriote est-elle en voie de supplanter le "God Save the King" comme hymne national de notre pays. Nous ne doutons point que le moment est maintenant proche où l'O Canada sera accepté par Ottawa comme le chant officiel de tous les Canadiens. Car les bouleversements, le désespoir et l'enthousiasme dont est tissée l'histoire canadienne, et qui ont inspiré le poète Routhier et le musicien Lavallée se retrouvent en lui.

### Ceux qui résistent

Il est curieux de constater que l'O Canada mis à part, les trois autres chants que les Canadiens français connaissent le mieux, sont ceux qui résistent à l'épreuve des années: nous voulons dire les hymnes nationaux de Grande-Bretagne, de la France et des Etats-Unis.

### Chants anglo-saxons

L'hymne national anglais: "God save our king, send him victorious happy and glorious" (Dieu garde notre gracieux roi, rendez-le victorieux, heureux et glorieux), de Longfellow, après avoir prié Dieu d'entourer le roi de sa protection, le supplie dans les strophes suivantes d'aider le peuple anglais à combattre l'ennemi. La musique est attribuée à Henry Carey, qui la chanta la première fois en 1740 et qui se serait inspiré des diverses pièces musicales anciennes. Cette mélodie fut adoptée, par la suite, pour les hymnes nationaux prussien, suisse et même russe. L'Irlande possède son propre hymne, "The Soldiers Song".

Les paroles du "Star Spangled Banner", hymne national des Etats-Unis, furent écrites par Francis Scott Key, en 1814. Cet avocat américain se trouvait prisonnier de guerre à bord de la frégate britannique "Surprise", et il assista au bombardement du fort McHenry, près de Baltimore. Lorsque, à l'aube du lendemain, il vit le drapeau américain qui flottait toujours au-dessus des retranchements, son enthousiasme l'incita à rédiger ces strophes célèbres.

Bien que les chants nationaux du Royaume-Uni et des Etats-Unis aient subi quelques variantes au cours des années, ils paraissent destinés à une vie encore longue. On ne peut en dire autant de la plupart des hymnes européens!

### En Autriche

Le plus ancien hymne national autrichien remonte à 1797. Il fut composé par Haydn à l'occasion de l'anniversaire de François 1er et il

commence par ces mots: "Dieu protège l'empereur François, notre bon empereur François". C'est là le célèbre "Gott erhalte!". Ce chant est marqué de l'empreinte de l'absolutisme — qui atteignit son apogée sous Metternich.

Après la grande guerre, cet hymne fut remplacé provisoirement par un nouveau chant dont le texte est dû au chancelier Renner: "Nous te saluons, fédération des Pays des Montagnes". L'idée maîtresse de l'actuel hymne de la République est la glorification de la patrie, avec ses monts et ses vallées, ses champs et ses forêts.

### Dans l'orbite russe

En Tchécoslovaquie, après la première de "Fidlovalka" de Joseph Kajetan Tyts, le chant "Kde domov můj?" "Où est notre patrie", qui y figurait, devint l'hymne national de la Bohême. C'est un chant à la gloire de la beauté du pays natal. Le chant national slovaque de Jan Matúška "Nad Tatrou sa blýska" (L'éclair luit au-dessus des Tatras) est né en 1844. Après la fondation de la République tchécoslovaque, ces deux chants furent sacrés hymnes nationaux. L'hymne yougoslave "Boje Pravda" (Dieu, la vérité...) appelle l'aide divine au secours de la patrie. C'est encore à Dieu que fait appel la Roumanie, dans son hymne national qui commence par ces mots: "Que Dieu protège la couronne roumaine". L'hymne bulgare "Schumi Maritza" est un hymne au fleuve national.

C'est de l'époque des guerres napoléoniennes que date l'hymne national polonais "Jeszcze Polska nie zginela" (La Pologne n'a pas encore péri). L'allusion au triple partage de la Pologne se retrouve dans cette phrase: "Ce qu'une puissance étrangère nous a pris, nous le reconquerrons par la force".

Inutile de dire que dans ces cinq pays: Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Roumanie, Bulgarie et Pologne, passés dans l'orbite soviétique depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, ces hymnes ont dû être remplacés par l'Internationale communiste...

### En Russie même

La guerre de Crimée a fortement déçu les aspirations expansionnistes de la Russie. Pourtant c'est l'idéal de l'impérialisme panslave qui se reflète dans l'hymne datant de 1856: "Boje, Tzaria, Khrani", (Que Dieu protège le Tzar, le fort, le puissant, afin qu'il règne à notre gloire et pour la crainte de l'ennemi notre Tzar orthodoxe). Ce texte est dû à Joukovsky, le précepteur d'Alexandre

Il, musique à Lvov, chef d'orchestre du chœur de la chapelle royale. Le bolchevisme a substitué à l'hymne au Tzar, l'Internationale, qui n'est pas un hymne national mais un chant de ralliement des travailleurs révolutionnaires du monde entier. Le poème est du poète français Eugène Pottier, mis en musique par Adolphe Degeyter, également français.

### "La Brabançonne"

"La Brabançonne", l'hymne national de la Belgique, doit ses paroles à un acteur français, Louis-Alexandre Déchet, dit Jenneval; la musique est du chanteur belge François van Campenhout. Ce chant fut composé pendant la révolution qui, en 1830, aboutit à la séparation de la Belgique et de la Hollande. Jenneval prit une part active au mouvement révolutionnaire et fut tué dans un engagement près d'Anvers, le 18 octobre 1830. "La Brabançonne", comme en France "La Marseillaise", semble vouloir survivre aux crises politiques.

### En Espagne

Les récents événements ont donné un sens d'actualité au chant national espagnol, l'"Hymne de Riego", datant de 1820, chant patriotique et révolutionnaire et dont on attribua longtemps le poème au général Riego soulevé contre Ferdinand VII. C'est un chant combatif par excellence.

### Les hymnes allemands

Le caractère divin du pouvoir impérial, l'esprit militariste se reflétaient dans l'hymne national allemand "Heil dir im Siegerkranz, Herrscher des Vaterlands". Le vieux chant allemand de Hoffman von Fallersleben "Deutschland, Deutschland über alles", (l'Allemagne par dessus tout) fut repris après la guerre de 1914-18; il traduisait la volonté du peuple de voir renaître sa gloire. La force de la réaction qui aboutit à la création de l'Etat national-socialiste, trouva son expression dans le Horts Wessel Lied, dont le texte contient le programme du IIIe Reich.

Aujourd'hui, l'Allemagne n'a pas d'hymne national que nous sachions.

### Le chant d'Italie

L'évolution des hymnes italiens suit le même chemin. Le "Inno Sardo" d'Angius, musique de Giovanni Gonella, est animé de la conscience de l'unité italienne. A la première strophe qui recommande le roi à la protection divine, succède un serment de fidélité du peuple sarde au roi. C'est de 1861 que date la "Marcia Reale", (La Marche Royale).

L'hymne italien adopté plus tard

par Mussolini, la "Giovinezza" est le chant des jeunes, des héros. Les paroles en sont de Salvatore Gotta, la musique de Giusepp Blanc.

Maintenant, le roi d'Italie n'est plus, et le fascisme est tombé dans l'abîme du passé.

### La Marseillaise

La Marseillaise, composée en 1792 pour l'armée du Rhin, est due (paroles et musique) à un officier du génie, Rouget de Lisle, alors en garnison à Strasbourg. Le chant se répandit, comme une trainée de poudre, dans toute la France; et, depuis 152 ans, n'a pas cessé d'enflammer les imaginations et de proclamer l'héroïsme, l'amour de la liberté et le patriotisme des Français.

Fernand Denis

## O Canada, terre de nos aïeux

Chant National

Paroles de l'Honorable Juge ROUTHIER.

Musique de C LAVALLEE.

Maeztoso è risoluto.

(4)

O Ca-na-da! Ter-re de nos aï-eux, Ton front est  
Sous l'œil de Dieu, près du feu-vo-go-ant. Le Ca-na

De son pa-tron, pré-cur-seur du vrai Dieu, Il porté au  
A-mour na-cré du trône et de l'au-tel, l'éc-m-plis nos

(2)

ceint de fleu-rons glo-ri-eux, Car ton bras sait por-ter l'é  
dieu gran-dit en es-pé-rant. Il est né du-ne-ra-co

front l'au-ré-o-le de feu, En-ne-mi de la ty-ran  
cœurs de ton souffle immor-tel! Par-mi les races é-tran

Les premières mesures d'O CANADA.



Rouget de Lisle  
*de Canada* 23 juil 1936

Ce n'est certes pas pour offenser sa glorieuse mémoire qu'on se risque à soutenir cette sorte de lapalissade que, sans la *Marseillaise*, Rouget de Lisle nous serait aujourd'hui totalement inconnu. Car il ne fut ni un grand soldat, ni un grand poète, ni un grand musicien, et toute sa célébrité lui vint de ce seul chant, dont il composa les paroles et la musique, dans un éclair de génie, dans une heure d'exaltation patriotique, et dont Edmond Rostand a retracé la genèse avec un pittoresque lyrique :

*Un mouton violon, un pupitre boiteux,  
 Un habit d'officier jeté sur une chaise...  
 C'est de là qu'elle va partir, la Marseillaise !*

Entré dans l'armée comme lieutenant du génie, Rouget de Lisle était capitaine en 1792, lors de cette fameuse improvisation. Quoiqu'ayant combattu ensuite en Vendée avec Hoche, quoiqu'ayant été légèrement blessé dans une de ses brèves campagnes, il ne dépassa jamais le grade de chef de bataillon et démissionna en 1796. D'opinion politique modérée, royaliste constitutionnel, il avait été un moment incarcéré à Saint-Germain-en-Laye pendant la Terreur et n'était sorti de prison qu'après la chute de Robespierre. Pour la circonstance, il avait composé un *Chant du 9 Thermidor* qui fut loin d'obtenir le succès de la *Marseillaise*. Rentré dans la vie civile, il occupa successivement divers emplois qui ne semblent pas avoir bien correspondu ni à ses goûts, ni à ses capacités. Il fut ainsi, pendant cinq ans, agent de l'ambassade batave près du gouvernement français. Il prit part ensuite à une entreprise de fournitures militaires. Entre temps, il essaya d'utiliser ses facultés de musicien et de poète, mais sans y réussir vraiment, et il se vit contraint de se livrer à d'ingrats travaux de librairie : rédaction de préfaces, compilation de mémoires, traduction d'ouvrages anglais, etc. En 1812, il se résigna même à vendre sa part d'héritage du domaine de Montaigu, près de Lons-le-Saunier, où s'était écoulée son enfance et qui lui rappelait le souvenir d'une femme tendrement aimée, à laquelle il avait voulu rester fidèle, même après sa mort, en refusant obstinément de se marier. En 1826, sa détresse était si grande qu'il avait songé au suicide. Il avait été enfermé à la prison spéciale de Clichy, pour une dette de cinq cents francs. C'est Béranger qui l'en fit sortir en désintéressant son créancier. Même avant d'avoir rencontré Rouget de Lisle, Béranger lui avait voué un culte fervent, le considérant comme son maître et saluant dans son chant martial la voix de la Révolution.

Tenu à l'écart sous l'Empire et la Restauration, Rouget de Lisle commença à respirer après la Révolution de 1830. Il avait connu Louis-Philippe à l'armée, lorsque celui-ci n'était encore que duc de Chartres. Lorsqu'il se présenta à lui, le nouveau roi l'accueillit par ces paroles :

*On en revient toujours  
 A ses premières amours...*

Et il le fit aimablement asseoir à sa table. Il fit mieux. Il lui accorda une pension de 1500 francs sur sa cassette personnelle. C'était peu pour vivre, même à cette époque. Sur les instances de Béranger, Rouget de Lisle reçut, peu de temps après, deux autres pensions de 1000 francs chacune — l'une du ministère de l'Intérieur, l'autre du ministère du Commerce (!) — et il fut fait chevalier de la Légion d'honneur.

Septuagénaire, d'une santé plutôt précaire (il était presque paralysé d'une jambe), l'auteur de la *Marseillaise* ne songea plus alors qu'à vivre dans la retraite avec son petit revenu. Un de ses meilleurs amis, le général Blein, qui avait une petite propriété à Choisy-le-Roi, l'engagea à venir habiter près de lui, en lui vantant le charme de la contrée. C'est là, en effet, que Rouget de Lisle passa les dernières années, et sans doute les plus calmes et les plus heureuses de sa vie. Il habitait rue des Vertus (aujourd'hui, rue Rouget de Lisle) une modeste maison qui appartenait aux époux Voiart,

lesquels étaient devenus vite ses amis. Il y recevait Béranger, la poétesse Amable Tastu née Voiart, son compatriote Gindre de Nancy, le général Blein, le docteur Carreire, etc. Il y faisait un peu de musique, il y taquinait encore la muse, mais sa plus chère distraction était de se promener dans la campagne, même en traînant un peu la jambe. Il était presque toujours vêtu d'une longue redingote démodée et coiffé d'une perruque et d'un chapeau à larges bords. Il se plaisait surtout à suivre l'avenue de Versailles et à monter sur les hauteurs de Thiais, d'où il contemplait avec ravissement le magnifique panorama de la vallée de la Seine. Pour ceux qui ne le connaissaient pas, il passait pour un original, pour un raté, voire pour un vieux fer. Mais, peu à peu, sa vraie personnalité avait été révélée aux habitants de Choisy qui le considéraient avec respect en disant : "C'est celui qui a fait la *Marseillaise*." Au commencement de l'hiver 1835, il avait été atteint d'un catarrhe pulmonaire qu'on parvint à enrayer. Mais au mois de mai de l'année suivante, il eut une rechute qui, malgré le dévouement de son entourage, l'emporta. Il rendit le dernier soupir au milieu de la nuit du 26 au 27 juin 1836, il y a cent ans. Ses obsèques eurent lieu le mardi 28. Au cimetière, deux discours furent prononcés par le général Blein et par Gindre de Nancy. Mais ce qui impressionna le plus la nombreuse assistance, c'est, lorsqu'après ces oraisons funèbres, on entendit soudain retentir de mâles accents, "C'étaient, raconte M. Léandre Vaillant, des ouvriers du pays qui s'étaient rassemblés autour de la fosse. L'un d'eux, monté sur un tertre, chantait les couplets de la *Marseillaise*, dont ses camarades répétaient le refrain. A la dernière invocation : "Amour sacré de la patrie", tous tombèrent à genoux et jetèrent sur le cercueil des centaines de petits bouquets d'immortelles."

Cette sépulture ne fut pas définitive. En 1846, le général Blein fit transporter les restes de son ami dans un terrain qu'il avait acheté au cimetière de Thiais. En 1861 (la ville de Paris ayant refusé d'accorder une concession au chantre de la *Marseillaise*, alors prosaïque), l'exécuteur testamentaire de Béranger, l'éditeur Perrotin, eut la bonne pensée d'utiliser des fonds provenant de la succession du chansonnier à acheter une concession perpétuelle et à édifier un tombeau convenable à Rouget de Lisle au nouveau cimetière de Choisy. Enfin, ses restes (s'il en restait beaucoup après tant de transferts) furent portés en grande pompe au Panthéon pendant la grande guerre de 1914-1918.

Henri NICOLLE

(Contributed by F. S. M.)

The little villages of France are mostly of one pattern. Life there seldom leads to renown; it passes quietly in a long somnolence. But one of them, Montaigu, in the district of Jura in eastern France, was the birth-place of a man who gave his nation a famous battle-song, a man who will be remembered as long as there is a France. He was Claude-Joseph Rouget de Lisle, and he composed both the words and music of the Marseillaise, "hymn of the men of bronze who conquered Europe."

One night at a supper table in Strasbourg the Mayor of the city shouted at Rouget de Lisle who had some local reputation as a musician. "You are a poet and composer. Write us something worth singing. Our army songs are no good."

With the Mayor's shoutings ringing in his ears, de Lisle retired to his own room where he took up his violin and, as he says, words and music came to him spontaneously.

Be that as it may, the next day he sang his composition to the Mayor and the company of the previous night, accompanying himself on the clavichord. It was received enthusiastically. It was easy to memorize and in a few days it had spread throughout Strasbourg. It was entralling and virile. When it was played by the garrison band, a soldier remarked, "Mais, qu'est ce donc cet air? On dirait qu'il a des moustaches." From Strasbourg it swept all over France. Newspapers published it, and wandering minstrels sang it everywhere. The Army adopted it and chanted it with immense vigor.

It was strange that it escaped being called the Strasbourgeoise after the city of its origin, but it was sung one night in a Jacobin club in Marseilles, and immediately the Marseillais, those tough, merciless revolutionaries, who marched the length of France to Paris in 1792, claimed it as theirs. It became the hymn of the men of Marseilles, men of fierce, untamable, hot, southern blood.

Meantime the author remained in Alsace. He was a revolutionary, but he would take no part in extreme measures. He did not wish to abolish the ancient monarchy, only that abuses should be remedied. The events of August 10th, 1792, when the Royal Family was driven from the Tuilleries, disillusioned him and his attitude was such that the Army authorities cashiered him, depriving him of his chief means of livelihood. He was imprisoned during the Reign of Terror but the timely fall of the tyrant Robespierre saved him from the guillotine, and

he disappeared into the obscurity of poverty. Later he resumed the career of a soldier under Napoleon Bonaparte. His Marseillaise became even more popular and was sung by the army when the Emperor left Paris on June 12th, 1815, for his last desperate endeavor at Waterloo.

Rouget de Lisle, always very casual financially, was constantly in monetary difficulty. He was imprisoned for debt, but his friends extracted him from his cachot, and when his health broke they arranged for him to live quietly at Choisy-le-Roi where he existed until 1830. In that year royal enquiries were made (it was in the reign of Louis-Philippe) and the broad-minded King sent an A.D.C. to tell him, "You may ask for anything you please. The King will grant your request."

Louis-Philippe remembered. He had been a very young general of the Army in 1792. He could still see Valmy where the Prussians reeled back in defeat, and Jemappes where his soldiers, ragged and unshod, rushed forward to victory, singing the Marseillaise. He caused a letter to be written to the feeble old man. "The Marseillaise has awakened in the King memories that are very dear to him, and he has not forgotten that the author of it was once his comrade in arms."

The King granted him a pension (increased later) and Rouget de Lisle was decorated with the Cross of the Legion of Honor. He did not long enjoy this belated ease and distinction, though for a time he was able to walk about the little town where his long coat and broad-brimmed hat were familiar to every inhabitant. He had several attacks of apoplexy but recovered partially until in June, 1836, the final stroke came, and he died on the 26th of the month, in his 76th year. He was buried in Choisy-le-Roi, but in 1915 his remains were transferred to the Invalides in Paris where he sleeps, a neighbor in death of the Emperor whom he served.

The Marseillaise was not written to inflame passion. It was meant to be a marching song for soldiers, and it is not the author's fault if it has sometimes been misused. His own words are conclusive evidence of his intention. "Je n'ai pas composé la Marseillaise pour soulever les peuples de Paris, mais bien pour renverser les cohortes étrangères."

It remains unchallenged as the greatest of all national hymns. Perhaps the day may not be far distant when it will ring clear and vibrant throughout France and drown the dull music of the beer-sodden Boche invader.

UN GLORIEUX HYMNE NATIONAL

La Marseillaise

"Le Passé Temps."

juillet 1975

Le 20 avril 1792, l'Assemblée Nationale avait déclaré la guerre à l'Autriche et à la Prusse; le 25 avril, la guerre avait été proclamée à Strasbourg, où le maréchal Lukner était venu prendre le commandement de l'armée du Rhin. Pendant toute la journée, la ville avait été secouée d'un frisson patriotique, le bataillon des jeunes volontaires "les Enfants de la Patrie", que commandait le fils aîné de Diétrich, avait défilé au chant de *Ça ira*, et dans tous les coeurs étaient les pensées que formulait une proclamation de la "Société des Amis de la Constitution":

"Aux armes, citoyens! L'étendard de la guerre est déployé; le signal est donné. Aux armes! Il faut combattre, vaincre ou mourir..."

"Qu'ils tremblent donc, ces despotes couronnés! L'éclat de la liberté luira pour tous les hommes..."

"Marchons! Soyons libres jusqu'au dernier soupir, et que nos vœux soient constamment pour la félicité de la patrie et le bonheur de tout le genre humain."

Le soir, un dîner réunissait chez le maire Diétrich les principaux officiers: Rouget de Lisle était au nombre des convives. Lorsqu'il quitta ce banquet, qui avait prolongé tard dans la nuit l'animation patriotique de la journée et ajouté encore à l'excitation des esprits, son imagination était tout entière à une proposition du maire Diétrich, lancée dans la conversation, et dont les termes ont été rapportés par l'un des témoins, le lieutenant C. Masclat:

"... Il nous faut un chant de guerre pour animer et guider nos soldats; le corps municipal décernera un prix au meilleur. Parlez-en à vos amis; je vais faire annoncer le concours dans les papiers publics..."

Mais ce n'est point l'idée de triompher à un tournoi artistique qui le poussait. Il raconte plus tard à son ami Désiré Monnier, que "se sentant subjugué par le sentiment héroïque qui exaltait le maire Diétrich, il avait entendu en lui la voix d'une muse qui lui criait: "Va! va..." Et il était allé.

Rentré dans sa chambre, en proie à son rêve, il s'efforça de rythmer et les ardentes paroles entendues: "Aux armes, citoyens... L'étendard de la guerre est déployé... Marchons..." et les sons que ses doigts, obéissant à sa pensée enthousiaste, faisaient jaillir de son violon. Sous la poussée de l'exaltation patriotique les vers et les notes s'organisèrent.

Lorsque Rouget de Lisle, jeté sur son lit pour quelques heures par l'épuisement, se réveilla, au matin du 26 avril 1792, les brouillons qui encombraient sa table de travail rappelèrent à son esprit le rêve de la nuit. Il le retrouva fixé sur le papier en vers et en notes.

Anxieux de son oeuvre, il courut la montrer au maire Diétrich, qui donna aussitôt l'ordre de réunir chez lui, le soir même, les invités de la veille. Quand ils furent tous là, sa voix vibrante, que soutenait le clavecin, entonna l'hymne de Rouget de Lisle. L'émotion tenait tous les assistants après qu'il eut chanté; ils sentaient confusément qu'un miracle s'était accompli: l'héroïsme avait élevé jusqu'au génie l'aimable talent de l'officier, amateur poète et musicien; mais nul ne prévoyait alors la destinée glorieuse réservée à l'hymne de Rouget de Lisle, qu'il avait appelé *Chant de guerre de l'armée du Rhin*, dédié au maréchal Lukner.

Le souvenir de cette première audition dans le salon du maire Diétrich ne fut même pas conservé fidèlement. Une fausse tradition s'établit. Ce ne fut plus Diétrich qui avait chanté, mais Rouget de Lisle, et la vérité fut effacée par la légende, dont Lamartine se fit le propagateur dans *l'Histoire des Girondins*, où le peintre Pils a pris le sujet de son tableau très connu.

Rapidement, le *Chant de guerre de l'armée du Rhin* se répandit.

Quelques jours après son éclosion, il était exécuté par la musique de la garde nationale, pour saluer l'arrivée à Strasbourg du bataillon de Rhône-et-Loire. Les vaillants soldats s'étoient reconnus dans cet air, auquel ils trouvaient des moustaches. Rouget de Lisle l'envoyait à Grétry, qui, "d'après l'invitation de l'auteur", en tira plusieurs copies qu'il distribuait à Paris. Puis, par la voix d'un journal constitutionnel, rédigé sous les auspices de Diétrich, le *Chant de guerre* parvint à Marseille.

A ce moment, les clubs de Montpellier et de Marseille réunissaient des volontaires "sachant mourir" pour les envoyer au camp des fédérés, dont l'Assemblée Nationale avait décrété la formation sous Paris. Le bataillon fut bientôt levé, et il partit vers Paris, à travers la France, emportant avec lui l'hymne de Rouget de Lisle pour chanson de route. Dans les villes, dans les villages, l'enthousiasme du: "Aux armes, citoyens" retentit, et tout le long du chemin parcouru par les Marseillais, le chant nouveau fut semé. Ils l'avaient sur les lèvres en entrant à Paris le 30 juillet; quelques jours après, ils l'avaient mis aux lèvres de tous les Parisiens. C'est en chantant leur hymne, familièrement baptisé la *Marseillaise*, que le peuple envahit les Tuileries au 10 août, et c'est en le jouant sur le précieux clavecin de Marie-Antoinette, pour une ronde joyeuse, qu'un des assaillants arrêta la fureur destructrice qui gagnait la foule.

Après la journée du 10 août 1792, dans laquelle le peuple de Paris avait renversé la monarchie et préparé la République en chantant la nouvelle chanson apportée par les volontaires marseillais, le *Chant de guerre de l'armée du Rhin*, définitivement appelé la *Marseillaise*, devint à la fois le chant des citoyens républicains et celui des soldats de la République, le chant instinctivement entonné aux heures d'enthousiasme.

Henri RADIGUER.





## Words of 'Star Spangled Banner' Written to Tune by Englishman

*Gazette*

By THOMAS ARCHER.

20 Dec 1941

A very noble song which we have been hearing a great deal during the past two weeks and which we are likely to hear still more in the future is The Star Spangled Banner, the National Anthem of the United States. It is strange to reflect that it has only occupied that exalted position since March 3, 1931, when Congress passed a bill selecting it from at least two other songs. Thus, in contrast to the last war Americans enter this one with a hymn that officially represents the country and all that it stands for.

The origins of the music of national anthems are often surprising. Thus the tune of Deutschland ueber Alles, which Nazi race-fanatics sing so fervently, was adapted for other words by Haydn from a tune current in the Croatian province of Yugoslavia. Vju tro rano is the original title. The origin of the tune of the British National Anthem has yet to be fully explained.

The story of The Star Spangled Banner begins in England. The composer of the great tune was a man who never set foot out of England in his life. He was John Stafford Smith (not Samuel Arnold as Heart Songs incorrectly has it), the son of an organist of Gloucester Cathedral. Smith began his career as one of the "children" or choristers of the Chapel Royal St. James where royalty worships when resident in London. Eventually he became organist and choir-master of the august church.

Smith was one of that little group of English composers who were interested in the numerous glee clubs fashionable in London towards the end of the 18th century. They were formed by musical amateurs who foregathered weekly for singing, pipe-smoking — and refreshments. Smith, by virtue of his high position as Chapel Royal organist, was a member of the aristocratic Anacreontic Society which was founded in 1766 and lasted until 1794. Its most distinguished visitor was Haydn.

Smith's activity in the club consisted of directing the choral singing and occasionally writing com-

positions for the members. One of these was a song called Anacreon in Heaven. The words, which have long since been forgotten and the music formed what Broadway would now call one of the hits of the day. The song spread to America, took root there and eventually became the country's most distinguished melody. Thus history records that the tune of The Star Spangled Banner was written by a London organist.

The story of how Francis Scott Key came to write the words of the anthem is well known. It will be remembered that the British attacked Washington and burned the White House in 1814. Key was on his way from Baltimore under a flag of truce to secure the release of a friend of his, Dr. Beanes, who was being held captive on board one of the British ships. He accomplished his mission but the British refused to allow him to go until after their projected attack on Baltimore had been carried out. He sat on the deck of the British ship watching the attack on Fort Mchenry which lasted all night. When dawn came he saw the American flag still waving "o'er the land of the free, and the home of the brave." The attack had failed and Key had written a song.

Key seems to have been a member of one of the glee clubs of which there were a number in the United States, formed according to the English pattern. Smith's Anacreon In Heaven was imported by the clubs and was one of the popular items in the repertory. Thus Key's words were actually written to Smith's music and a part-song composed for the entertainment of a musical club was the direct source and inspiration of one of the great national anthems of the world. An original manuscript of a work by Bach, Beethoven or Wagner would fetch several hundred dollars on the market. But the manuscript of The Star Spangled Banner realized no less than \$24,000 when it was sold at auction in 1933.